



Si Guitry m'était conté

RÉTROSPECTIVE EN 7 FILMS

DÉSIRÉ | LES PERLES DE LA COURONNE | QUADRILLE | REMONTONS LES CHAMPS-ÉLYSÉES
LA MALIBRAN | DEBURAU | SI VERSAILLES M'ÉTAIT CONTÉ...



adrc



CINÉMA THÉÂTRE

laAcadémie

VERSIONS RESTAURÉES

cinéma

1930

1930

1930

STUDIO 11

GAUDIS

GENÈVE

Liste des films

Désiré (1937)

Les Perles de la couronne (1937)

Quadrille (1938)

Remontons les Champs-Élysées (1938)

La Malibran (1943)

Deburau (1951)

Si Versailles m'était conté... (1954)

Sacha Guitry, le don des langues

par PIERRE EUGÈNE

Sacha Guitry, auteur prolifique de 130 pièces et d'une trentaine de films, est venu tard au cinéma, après l'avoir méprisé pour la concurrence déloyale qu'il faisait au théâtre, et surtout pour son absence de réciprocité directe avec le public. Après un film réalisé au temps du muet, *Ceux de chez nous* (1915), doublé en direct sur scène avec sa première femme, Charlotte Lysès, c'est à sa troisième femme, la pétillante Jacqueline Delubac, qu'il doit d'être convaincu de retourner au cinéma au moment du parlant, inaugurant une carrière parallèle où les mérites artistiques de Guitry sont paradoxalement aujourd'hui souvent plus reconnus qu'au théâtre.

Qu'ils soient réticents (Guitry), enthousiastes (Cocteau) ou carrément kamikazes (Duras), c'est un point commun à tous les écrivains-cinéastes de déplacer le cinéma hors de lui, de le faire changer de nature pour y ouvrir des potentialités insoupçonnées, jouant candidement ou agressivement l'éternel débat entre ce qui serait ou non « du cinéma ». À propos de *La Malibran* (1943), Guitry déclarait, non sans humour : « *Ce n'est pas ce qu'on appelle un film. Au dire d'une certaine presse cinématographique [...] je n'ai jamais fait de films – et vous pensez bien que ce n'est pas à mon âge que je vais commencer.* » Dans *Quadrille* (1938, adapté d'une pièce

écrite un an plus tôt), Guitry et Delubac, qui interprètent deux journalistes, interrogent Carl Erickson (Georges Grey), célèbre acteur d'Hollywood de passage à Paris, sur « *la part du metteur en scène dans la réussite d'un film* ». Celui-ci répond : « *Elle est considérable quand le film est mauvais, car elle lui sauve la vie. Quand il est très bon, sa part est d'environ trente pour cent. Mais s'il lui arrivait de faire un chef-d'œuvre, je pense qu'il faudrait l'assassiner !* ». Et Guitry acquiesce. En effet, sa mise en scène, sobre et discrète, simple relais en apparence, n'a de vertu qu'à se faire oublier, à devenir un pur *star vehicle* mettant au-devant de la scène toutes les personnalités du tournage (que ses célèbres génériques dévoilant les coulisses nomment et remercient), qui restent eux-mêmes soumis à une seule loi, celle du texte, effet de la voix transcrite de l'auteur qui lisait tout haut ses pièces en les écrivant.

Le verbe haut

L'incomparable plaisir que nous éprouvons à ses films tient avant tout à ses savants effets de discours, où les mots jouent à une hauteur à ce point imprenable qu'ils se détachent des situations, les recouvrent et les transforment malignement. *Désiré* (1937, adapté d'une pièce de 1927) ou *Quadrille*, comédies sociales, mondaines et amoureuses, s'ingénient ainsi à jouer de tous les écarts entre les mots et les actes, en tablant chaque fois sur la force irrésistible des paroles, leur manière d'assiéger leurs interlocuteurs, de les charmer et de les retourner. Car les discours, biens communs démocratiques qui dépassent les divisions des classes comme des genres, ont pour liberté absolue de jouer sur l'ambiguïté et le double-fond des mots, jouir à se contredire ou à changer d'avis. « *Le fait de n'attacher qu'une importance relative à sa propre opinion vous confère le droit absolu de n'en attacher aucune à l'opinion d'autrui* », avouait Guitry, à l'affût de tous les paradoxes,



Quadrille (1938).

ceux des mots qui dépassent la pensée comme de la pensée qu'on prend au mot. Une femme qui trompe son mari, comme dans *Quadrille*, peut ainsi lui prouver, a posteriori et par un raisonnement impeccable, qu'en son âme et conscience elle ne l'a pas trompé, car ayant perdu la tête, elle ne peut même pas se le dire à elle-même ; en face, le mari, sceptique, renonçant à lui faire entendre ses raisons, réplique bien marri : « *Ne t'imaginer surtout pas que tu dis la vérité parce que tu dis ce que tu penses.* » Comme dans une séance de psychanalyse, la parole proclame impérieusement sa vérité, mais celle-ci reste singulière et provisoire, n'a jamais dit son dernier mot. Le discours drague et encercle la passion physique, la fait mousser et l'apprête, retardant délicieusement le moment où la bouche qui embrasse devra se taire. Parfois, un seul mot suffit pour dire le désir : *Désiré*, le valet de chambre amoureux de ses maîtresses successives, qui dit aimer être commandé

par une voix de femme, commence par jurer à sa nouvelle patronne, pour la rassurer, que « *madame ne me dit absolument rien* », mais avouera dans son sommeil en déclamant son nom, et, avant de se retirer prudemment, ne demandera comme preuve d'amour qu'un seul mot : « *Que madame dise mon nom.* »

Feuilletage historique

Dans ce monde où la voix a tout pouvoir, Guitry, auteur absolutiste, imprime partout sa présence, s'insinue dans tous les rôles, et modèle à sa guise les images qui descendent littéralement de ses phrases. À l'image de ses fresques historiques, genre à grand spectacle qui rompt avec l'intimité de ses tournages antérieurs, inauguré par *Les Perles de la couronne* (1937) et prenant une extension monumentale dans *Remontons les Champs-Élysées* (1938) et de son doublet



Si Versailles m'était conté... (1954).

en couleurs de *Si Versailles m'était conté...* (1954). Dans ces feuilletages de livres d'images, le narrateur, sorte d'écrivain public, refait l'histoire à sa guise et la projette depuis son propre bureau comme un bonimenteur de lanterne magique. Dans *Les Perles de la couronne*, l'historien Jean Martin (Guitry) s'adresse à son épouse (Delubac) : « *Imagine les images qui peuvent illustrer mon récit véridique* » ; dans *Remontons les Champs-Élysées*, le Maître endosse le rôle d'un modeste instituteur devant un cénacle de petits garçons ; dans *Si Versailles m'était conté...* il commente en direct un grand album où apparaissent les vignettes de ses futurs personnages.

Ces sortes d'Annonciations historiques, sorties de la divine voix de l'auteur, s'incarnent néanmoins dans son amour très matériel des acteurs et des objets, œuvres de l'art qui donnent de la chair à ses images pour leur éviter trop d'illustratif. Le collectionneur et bibliophile qu'il était stylisait certains décors de ses films avec ses fétiches (on peut ainsi reconnaître tel ou tel tableau revenant à l'arrière-plan), ouvrir la plupart de ses films sur un livre (vendu en parallèle), ou tablait sur la puissance d'évocation de quelques reliques. Comme dans l'émouvant prologue de *La Malibran*, où une boîte à musique, un carnet d'autographes et un masque mortuaire de la cantatrice en invoquent l'aura, avant de la réincarner dans une véritable cantatrice chantant en direct (Geori Boué). Le cinéma, on le sait, est une des meilleures manières de réanimer les morts. Aujourd'hui, contrairement au théâtre qui n'a plus que ses mythes, les films de Guitry peuvent encore nous montrer l'homme, documenté à l'œuvre et en direct (à l'image et surtout au son, choix qui n'était pas à l'époque si évident). On le comprend mieux quand coïncide son écriture avec sa prosodie, son imaginaire littéraire avec sa présence physique, et ses films seraient peut-être moins convaincants s'il n'y apparaissait pas, même un peu.

(Ré)incarnations

François Truffaut remarquait justement « *le contraste entre la légèreté de son théâtre, et le côté massif de sa présence physique. Imaginez, traversant la scène, une statue de Rodin, en robe de chambre ou veston d'intérieur, tendant les bras vers des partenaires au corps de fille et leur murmurant des dialogues vifs et aériens.* » Delubac, dans *Faut-il épouser Sacha Guitry*, raconte ainsi sa rencontre avec son futur époux : « *Je l'avais imaginé ainsi. La corpulence, l'épaisseur. Halte, voilà qu'à chacun de ses gestes, corpulence et épaisseur fondaient comme neige au soleil. J'écarquillai les yeux. Ce que l'on nomme personnalité – cette faculté de suspendre une passerelle entre deux mouvements – devenait chez Sacha la puissance de lancer un pont sur la Manche. Une cadence étourdissante. Une rencontre décisive entre le geste et la parole, analogue à celle qui fait coïncider un son et un sens : on l'appelle poésie. On eût été tenté d'attribuer au hasard tant de coups heureux. Très vite s'imposait la présomption d'un système. Une martingale infaillible. L'herbe magique. Celle du charme.* » La faconde de Guitry, sa voix aux accents délicats, sa coquetterie et ce rien de grâce qui inscrivent un discret trouble féminin dans un corps à la pesanteur maîtrisée, en font un acteur polymorphe, capable d'endosser, tout en restant lui-même, une pléiade d'identités : du valet de chambre (*Désiré*) aux monarques qu'il affectionnait dans ses films historiques, d'un bourgeois directeur de journal (*Quadrille*) à un arriviste qui fait chanter sa femme (*La Malibran*), les multipliant parfois dans un même film (cinq rôles dans *Remontons les Champs-Élysées*). Ce goût se transmet à tous ses acteurs, qui nous apparaissent aujourd'hui moins démodés qu'irréductiblement singuliers, sonnant comme divers instruments d'orchestre. On aura ainsi plaisir à retrouver Delubac dans les films du programme, sa sophistication et

son impétuosité très modernes, autant que nombre de truculents second rôles (comme l'inénarrable Pauline Carton ou le moins connu Robert Seller). Les fresques historiques semblent n'avoir été conçues que pour le plaisir de faire défiler les rôles : une centaine pour *Si Versailles m'était conté...* où apparaissent entre autres Jean-Louis Barrault, Bourvil, Claudette Colbert, Jean Marais, Tino Rossi et même Orson Welles. Ce goût de « l'emploi », comme on disait alors, confie à l'acteur le soin de rehausser son personnage, même le plus modeste. À l'exemple des deux chanteuses populaires à qui il fait jouer les rôles de femmes du peuple révolutionnaire : Damia dans *Les Perles de la couronne*, Piaf dans *Si Versailles m'était conté...* Car la musique reste pour la voix la meilleure compagnie. *La Malibran*, premier film où Guitry passe au second plan, observe une femme vouée à sa voix. La quadrille est aussi une danse, *Dé-si-ré* se transcrit en notes sur une partition pendant le générique, et lorsqu'il s'agit de trouver une métaphore historique dans *Remontons les Champs-Élysées*, Guitry déclare : « *Le Second Empire, pour moi, c'est une valse.* »

Tour de Babel

On pourra à bon droit considérer d'un œil sévère la légèreté des films historiques et ce qu'ils révèlent de la politique de leur auteur : son nationalisme exacerbé, son inclination pour le monarchisme des grands hommes, son désengagement opportuniste des aléas de l'histoire, fidèle en cela au théâtre de guignol de *Remontons les Champs-Élysées*, sur lequel les régimes politiques et les époques n'ont pas eu de prise (« *Parce qu'il s'est moqué de tout, petit bonhomme vit encore* »). L'illustrateur n'aime que les choses illustres, et idéalise les hommes de génie auquel il s'identifie, politiques (de Jeanne d'arc à Pétain) ou artistes (trois peintres, Jean Clouet, Hans Holbein et le Titien inaugurent par exemple *Les Perles*

de la couronne) – les seconds gagnant sur les premiers d'être encore moins l'effet des forces historiques. D'où sa défense plutôt candide de Versailles comme dilapidation des richesses de la France en vue d'un bon placement pour les générations futures, Louis XIV avouant par ailleurs : « *C'est mon livre à moi, à moi qui ne suis pas capable d'écrire* ». On trouvera plus que douteux d'entendre en 1938 dans *Remontons les Champs-Élysées*, en pleine période d'exode européen : « *Nous avons eu toujours une fâcheuse tendance à accueillir chez nous des étrangers qui ne nous étaient pas absolument nécessaires* ». L'épisode exotique des *Perles de la couronne*, qui voit Arletty grimée en reine d'Abyssinie, présente aussi des caricatures coloniales peu acceptables ; même s'il cible par-là l'Éthiopie fraîchement envahie par Mussolini en 1935, et que la suite du film montre comment un jeune esclave Noir, humilié par l'aristocrate qui lui fait lécher sa main comme un chiot bien dressé,



La Malibran (1943).

se vengera en passant du côté du peuple révolutionnaire. Mais malgré l'attachement irréductible de Guitry à sa nation, le goût du jeu et des voix reste plus fort que tout, libère les langues et les identités, les artistes et les intellectuels se jouant des frontières. Le sabir incompréhensible de la reine d'Abyssinie des *Perles de la couronne* est en fait du son français monté à l'envers que doivent s'entretraduire ceux qui lui font face, tandis que les trois chercheurs contemporains du trésor – le Français Jean Martin (Guitry), un officier anglais (Lyn Harding) et un camérier du pape (Enrico Glori) – conversent chacun dans leur propre langue. Les déplacements de la Malibran, cette « *Espagnole née à Paris, [qui] débute en Italie, poursuit sa carrière à Londres, épouse un Français à New York, puis se marie avec un Belge et meurt à Manchester* », est l'occasion pour Guitry, en 1943, d'ouvrir la France occupée au monde, en évoquant aussi bien des musiciens juifs dans son prologue que le marquis de Lafayette, artisan des liens de la France aux États-Unis.

Guitry invente aussi de drôles de métissages dans les étranges généalogies de ses fictions historiques, comme dans *Remontons les Champs-Élysées*, où l'instituteur, dont la mère a cent treize ans, est à la fois le descendant de Louis XV, de Marat et de Napoléon I^{er}. Une scène étonnante voit aussi le jeune Bonaparte se confronter à l'empereur Napoléon, lui reprocher la trahison de ses idéaux républicains, tandis que le vieil homme remarque, non sans malice, qu'on appelle toujours ses partisans des bonapartistes. La généalogie déviante et bouclée de tous les passants des Champs-Élysées répond finalement à la belle définition qu'en donnait l'instituteur à sa salle de classe : « *C'est le contraire d'une adresse, c'est un détour en ligne droite, et c'est l'aveu d'un sentiment*. » Ce goût des filiations qui, pour être fictives et étrangement nouées, transmettent un véritable héritage mémoriel, reste l'un des traits

saillants d'une œuvre confondant toujours un peu les pairs avec les pères. Thuriféraire inlassable de Lucien Guitry, ce père dont il fit le portrait dans *Le Comédien* (1948), Sacha lui rend hommage dans son biopic du mime *Deburau* (1951), adapté d'une pièce de 1918 qui occasionna leur réconciliation après un silence de treize ans. Tourné dans l'urgence tandis que Guitry était malade, emprunt d'une gravité et d'une mélancolie testamentaire (avant la noirceur franchement grinçante de ses films postérieurs), *Deburau* modère un peu sa voix signature pour mieux enregistrer, comme une dernière fois, la force de ses gestes. Il interroge alors la possibilité de transmettre l'incarnation du jeu comme un patrimoine immatériel, offrant à d'autres le soin de lui tenir parole.



Deburau (1951).



Désiré

1937 • France • 1h32 • N&B

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Jean Bachelet **MUSIQUE** Adolphe Borchard **MONTAGE** Myriam Borsoutsy **PRODUCTEUR** Serge Sandberg **SOCIÉTÉ DE PRODUCTION** Cinéas **AVEC** Sacha Guitry, Jacqueline Delubac, Pauline Carton, Arletty, Jacques Baumer.

L'actrice Odette Cléry est la maîtresse du ministre Félix Montignac. Alors qu'ils sont sur le point de partir pour Deauville, ils s'aperçoivent qu'il leur manque un valet de chambre. C'est alors que se présente Désiré, jeune homme dépourvu ni de style ni de certificats. Non sans hésiter, Odette l'engage. Mais une fois à Deauville, la patronne se met à rêver de son domestique, et le valet se met à rêver de sa maîtresse...

Version restaurée 4K par Gaumont. © 1937 – GAUMONT



Les Perles de la couronne

1937 • France • 2h • N&B

CO-RÉALISÉ PAR Sacha Guitry et Christian-Jaque **SCÉNARIO** Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Jules Kruger **MUSIQUE** Jean Françaix **MONTAGE** William Barache, Myriam Borsoutsy **PRODUCTEUR** Serge Sandberg **SOCIÉTÉ DE PRODUCTION** Cinéas **AVEC** Sacha Guitry, Raimu, Ermete Zacconi, Lyn Harding, Jacqueline Delubac.

L'écrivain Jean Martin raconte à sa femme l'histoire des perles noires qui ornent la couronne royale d'Angleterre : de 1523 à 1937, dans divers pays du monde, leur odyssée et l'histoire des personnages qui les possédèrent, de Clément VII à Elisabeth d'Angleterre en passant par la comtesse du Barry, Bonaparte et bien d'autres encore.

Version restaurée 4K par Gaumont. © 1937 – GAUMONT



Quadrille

1938 • France • 1h35 • N&B

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Charlie Bauer, Robert Lefebvre **MUSIQUE** Adolphe Borchard **MONTAGE** Myriam Borsoutsy **PRODUCTEUR** Émile Natan **SOCIÉTÉ DE PRODUCTION** Les Films Modernes **AVEC** Sacha Guitry, Gaby Morlay, Jacqueline Delubac, Pauline Carton, Georges Grey.

Comédienne célèbre, Paulette Nanteuil est, depuis six ans, la maîtresse de Philippe Morannes, rédacteur en chef d'un grand journal parisien. Philippe songe à l'épouser, mais Paulette succombe au charme de Carl Erickson, jeune star américaine de passage à Paris, et passe une nuit avec lui. Le lendemain, Paulette tente de s'expliquer avec Philippe.

Version restaurée 4K par Gaumont. © 1937 – GAUMONT



Remontons les Champs-Élysées

1938 • France • 1h40 • N&B

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Jean Bachelet **MUSIQUE** Adolphe Borchard **MONTAGE** Myriam Borsoutsy **PRODUCTEUR** Serge Sandberg
SOCIÉTÉ DE PRODUCTION Cinéas **AVEC** Sacha Guitry, Lucien Baroux, Jacqueline Delubac, Lisette Lanvin, Jeanne Boitel.

Lors d'un cours de mathématiques, un instituteur interrompt sa leçon pour entreprendre de relater à ses jeunes élèves l'histoire des Champs-Élysées, de la place de la Concorde en 1617 à la place de l'Étoile en 1938.

Version restaurée 4K par Gaumont. © 1938 – GAUMONT



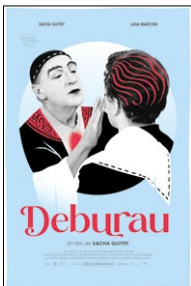
La Malibran

1943 • France • 1h35 • N&B

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Jean Bachelet, Fédote Bourgassoff **MUSIQUE** Louis Beydts **MONTAGE** Alice Dumas **SOCIÉTÉ DE PRODUCTION** La Société des Films Sirius **AVEC** Sacha Guitry, Geori Boué, Suzy Prim, Jean Debucourt, Jean Cocteau, Geneviève Guitry.

À la mort de la célèbre cantatrice Maria Malibran, son amie la comtesse Merlin retrace les grandes lignes du destin peu commun de cette jeune femme toute entière dévouée à son art.

Version restaurée 4K par Pathé Films. © 1943 – PATHÉ FILMS



Deburau

1951 • France • 1h35 • N&B

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Noël Ramette **MUSIQUE** Louis Beydts, André Messager **MONTAGE** Raymond Lamy **PRODUCTEURS** Jean Bérard, Raymond Borderie **SOCIÉTÉ DE PRODUCTION** Compagnie Industrielle et Commerciale Cinématographique **AVEC** Sacha Guitry, Lana Marconi, Michel François, Jean Danet, Jeanne Fusier-Gir.

À Paris, en 1839, Jean-Gaspard Deburau, mime, triomphe au théâtre des Funambules. Il s'éprend de Marie Duplessis qui ne tarde pas à préférer Armand Duval. Sept ans passent dans l'attente de Marie. Deburau, aigri, interdit à son fils de monter sur les planches sous le nom de Deburau. C'est une visite à Marie qui lui rendra le feu sacré et permettra à son fils de marcher dans les pas de son père.

Version restaurée 4K par Pathé Films. © 1951 – PATHÉ FILMS



Si Versailles m'était conté...

1954 • France • 2h45 • couleur

SCÉNARIO Sacha Guitry **PHOTOGRAPHIE** Pierre Montazel **MUSIQUE** Jean Françaix **MONTAGE** Raymond Lamy **PRODUCTEUR** Clément Duhour
SOCIÉTÉS DE PRODUCTION C.L.M., Cocinex

AVEC Michel Auclair, Jean-Pierre Aumont, Brigitte Bardot, Jean-Louis Barrault, Jeanne Boitel, Bourvil, Claudette Colbert, Gilbert Boka, Nicole Courcel, Gino Cervi, Pauline Carton, Jean Desailly, Daniel Gélin, Sacha Guitry, Jean Marais, Lana Marconi, Mary Marquet, Gaby Morlay, Jean-Claude Pascal, Gérard Philipe, Edith Piaf, Micheline Presle, Jean Richard, Tino Rossi, Charles Vanel, Orson Welles, Annie Cordy, Jeanne Fusier-Gir...

L'histoire du château de Versailles, depuis l'instant où, enfant, le futur roi Louis XIII découvre le site, jusqu'aux années cinquante où le château de Louis XIV est devenu un musée.

Version restaurée 4K par Studio TFI. © 1954 – ÉDITIONS RENÉ CHATEAU - STUDIO TFI



Remerciements: Gaumont (Jérôme Soulet, Louise Paraut, Jean-Marc Zedde), Pathé Films (Sabrina Joutard, Tessa Pontaud, Nicolas Le Gall), Studio TFI (Pierre Olivier, Céline Charrenton, Gilles Sebbah), La Cinémathèque française (Jean-François Rauger, Élodie Dufour)

Livret coordonné par Nadine Méla (Les Acacias)
Conception graphique des affiches et du livret: Morgane Flodrops

Distribution Les Acacias

www.acaciasfilms.com © 2025 Les Acacias Distribution






Les Acacias